LE LANGAGE DES MÉDIAS : UNITÉ DANS LA DIVERSITÉ

Conf. univ. dr. Liliana ALIC
Universitatea „Transilvania", Braşov

Résumé

La simple vue d'un mot dans un article de presse peut nous conduire à classer le langage du journaliste comme familier, voire trop familier ou littéraire. Les journalistes sont non seulement des personnes qui véhiculent des informations, mais aussi des travailleurs acharnés dans le domaine de la langue. Parfois ils mettent en circulation certains mots, syntagmes, jeux de mots qui restent dans la mémoire collective. Tous comme les écrivains célèbres, les journalistes sont capables de créer un style propre, en se servant de procédés divers, en employant des styles variés. L'inventivité et le respect, parfois la violation de certaines règles, voilà ce qui fait l'unicité du langage journalistique.

Introduction

Le langage des médias représente une entité faite de mots, syntagmes, types de phrase plus ou moins orthodoxes, le tout employé d'une manière intentionnelle afin d'obtenir le résultat attendu: attirer l'attention, susciter des réactions attendues, qu'il s'agisse d'approbation ou de désaprobation, de compassion ou d'indignation. Le public visé par les journaux est d'habitude un public avisé et les journalistes sont toujours sur le qui vive pour maintenir éveillé l'intérêt des lecteurs. Alors, c'est comme à la guerre : tous les moyens sont bons.

Il est difficile de situer le langage des médias, de l'encadrer dans un certain style, niveau de langue ou registre de langue. N'empêche qu'il se nourrit à toutes les sources : il se sert de procédés qui appartiennent tantôt au langage standard, tantôt il plonge dans le familier ou le populaire, voire l'argot. Voilà ce qui justifie le titre de cet article, « unité dans la diversité », voilà ce qui confère au langage des médias un caractère unique.

Dans cet article nous nous proposons d'analyser le langage des journaux, donc il s'agit du langage de la presse écrite, qui s'inscrit déjà dans certains paramètres et qui constitue une catégorie avec des traits spécifiques. Les publications prises en considération sont les deux hebdomadaires, le magazine « *Mariane* » et le journal satirique « *Le Canard enchaîné* ».

Norme linguistique et écart à la norme

Il est bien évident que la langue employée dans les journaux respecte, dans les grandes lignes, les normes du bon usage, des normes d'ordre phonétique, syntaxique, stylistique. Là où il y a écart, il y a aussi intentionnalité de la part de l'émetteur de cet echantion de langue, en l'espèce le journaliste.

BDD-A23644 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 09:43:48 UTC)

Elisions populaires/familières

Les élisions incorrectes, pour ainsi dire populaires, ne représentent nullement l'incompétence grammaticale du journaliste qui en est responsable, au contraire, elles représentent sa compétence pragmatique.

Dans le titre de l'article « *City- t'imagines...* » (*Le Canard enchaîné* no. 4634) on remarque une attitude un tantinet ironique à l'adresse du centre financier de Londres, désigné par le terme « City » et à l'adresse des employés de banque, désignés par le terme anglais *trader*, non pas par le terme américain *broker* et non plus par l'équivalent français qui se trouve dans le Dictionnaire Petit Robert. On peut être sûr que l'auteur de l'article connaît le terme recommandé par l'une des Commissions spécialisées de terminologie et de néologie, laquelle recommanderait fortement et officiellement l'emploi du terme *opérateur de marché*. Sauf que, sans ce barbarisme vivement critiqué, comment aurait-on pu faire sentir l'ironie doublée d'un soupçon de bienveillance, d'amitié et de gentillesse à l'adresse de sa « tendre ennemie » s'il nous est permis de citer le sociologue Robert Escarpit (*Le Monde*, 09.02.1964). Comme elle l'a fait depuis des siècles, la France jette des coups d'œil discrets de l'autre côté de la Manche, pour voir si le monde des affaires se porte bien. En effet, c'est le cas, et il en est de même des employés des banques, *ou opérateurs de marché* qui reçoivent des sommes énormes comme bonnus annuel. « *City, t'imagines...* » laisse sous-entendre, à côté de l'ironie fine, un peu d'envie provoquée par les standards élevés des fonctionnaires de la métropole britannique.

Ecarts aux normes de la formation du féminin

Puisque nous avons mentionné les normes et les écarts à la norme, nous rappelons que la formation du féminin se fait selon des règles strictes émises par l'incontournable Académie. Pour le féminin des substantifs et des adjectifs, la grammaire prévoit des formes qui paraissaient éternelles. Ces derniers temps, même ce procès semble soumis à des modifications qui ne bénéficient pas toutes de la bénédiction de l'Académie, car cette institution qui veille au bon usage de la langue française y voit des altérations nuisibles. A un certain moment de l'évolution de la langue, certains métiers étaient pratiqués uniquement par les hommes, certaines qualités étaient uniquement attribuées aux hommes, ayant par conséquent des formes linguistiques qui portent les marques du masculin. Ce qui fait que certaines formes de féminin, comme *défenseure* et *professeure* figurent dans le Petit Robert à la fin de l'entrée respective, précédées de l'abréviation REM. (Remarque). Les deux formes de féminin sont accompagnées par les informations suivantes :

Défenseur – au féminin on trouve aussi *défenseure* et parfois *défenseuse* (mal formé) ;

BDD-A23644 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 09:43:48 UTC)

Professeur – au féminin on écrit aussi *professeure* sur le modèle du français du Canada.

Les remarques du Dictionnaire Petit Robert ne nous disent pas si les formes (qui circulent bel et bien de nos jours) sont approuvées par l'Académie. La seule information qu'on en tire est que *défenseuse* est mal formé, ce qui par induction devrait signifier que *défenseure* est bien formé. Il n'y a aucun indice que les formes *professeure* ou *défenseure* seraient acceptées et approuvées par un forum compétent.

Dans ces conditions, en tant que lecteur avisé, on éprouve toutes sortes de doutes et de sopçons et on se pose la question : est-que l'emploi d'une telle forme cache quelque chose ? Sous l'influence de *doctoresse*, *poétesse*, des formes de féminin péjoratives selon la même Académie et le même dictionnaire, on commence à en faire des rapprochements et on est méfiant devant certaines formes de féminin dans le langage des médias. Si un journaliste choisit d'intituler son article « *Défenseure des enfants, même sans papiers...* » il le fait pour accrocher l'œil du lecteur et pour dire ce qu'il a l'intention de dire dans son article. C'est-à-dire que la dame en question, Dominique Versini, une ancienne ministre de Chirac, veut démontrer à tout prix qu'elle est concernée par la vie des enfants des sans-papiers, eux-mêmes sans-papiers, vivant dans des centres de détentions pour adultes. La défenseure des enfants sans-papiers veut améliorer la vie de ces enfants qui n'ont pas à souffrir les mêmes peines que leurs parents. Par conséquent, ils devraient vivre dans des conditions plus appropriées à leur développement psychique et psychologique, avec leurs parents, mais dans une sorte de liberté surveillée, dans des résidences spécialement conçues. Comme l'idée va à l'encontre de la politique du gouvernement, elle est évidemment critiquée. Et il va de soi que le féminin *défenseure* n'est pas mélioratif, mais péjoratif. Ce qui en dit long sur l'opinion que le *Canard enchaîné* veut donner de Chirac et compagnie, voire Sarkozy et compagnie.

Certaines abréviations sont susceptibles d'être employées seulement dans la conversation quotidienne, étant, évidemment, bannies de l'aspect soutenu de la langue. Alors comment se fait-il que le magazine d'information *Marianne* affiche sur la couverture du numéro 643 (2009) « *Cathos, juifs, boudhistes, musulmans, ces intégristes qui ne font pas ce qu'ils prêchent* » et continue d'employer des abréviations sur le parcous de l'article ? L'explication en est simple : seules les abréviations sont capables de donner aux termes abrégés le sens voulu. On emploie des abréviations pour des termes considérés comme connus de tous désignant des notions que l'on traite avec peu de révérence. Cela ne signifie pas que l'on traite le cartholicisme avec peu d'égard, on traite ainsi les représentants de cette religion qui ne se montrent pas dignes des principes qu'ils prêchent : certains ordres religieux catholiques d'Irlande qui violentaient les orphelins des pensions et des orphelinats de Dublin ou un archevêque fanatique de Brésil qui considérait qu'un viol est moins grave que l'avortement,

BDD-A23644 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior”
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 09:43:48 UTC)

puisqu'il ne provoque pas la mort. Il y a également des moines boudhistes qui tout en prêchant la pauvreté vivent dans le luxe et sont d'excellents hommes d'affaires. Comme une abréviation en appelle une autre, l'article continue avec un paragraphe dédié aux « *bigots paranos du mont Athos qui ont arnaqué l'Etat* ». Cette fois-ci, l'emploi des abréviations ne représente pas une attitude favorable envers les personnes ainsi désignées, mais tout au contraire.

Il en va de même des abréviations employées pour désigner des personnes publiques : des politiciens, des acteurs, des sportifs. L'abréviation a connu une certaine évolution dans la mentalité des gens, à partir de B.B. (abréviation pour Brigitte Bardot, du temps où elle était la femme fatale de la planète) jusqu'à Sarko, Ségo, DSK, Carla B. (le fameux journal de Carla B. paraissant depuis un bon bout de temps dans *Le Cannard enchaîné*). On prononçait B.B. avec sympathie, on aimait cette actrice malgré ses extravagances, mais quand on appelle son président Sarko, cela n'est nullement une manifestation de sympathie ou d'affection, ce serait plutôt un manque de déférence. Ce qui surprend le lecteur c'est que les abréviations désobligeantes commencent à fonctionner pour les femmes aussi, en dépit de la vertu connue et reconnue du peuple français d'être le champion de la politesse et des bonnes manières. Voilà donc que Ségolène Royal n'a pas de raisons de se rengorger pour l'abréviation qui la désigne parfois, Ségo. Il est vrai que l'emploi d'une abréviation peut revetir des connotations différentes, allant de la sympathie, l'admiration, la tendresse, jusqu'au discrédit, au mépris, à la raillerie. Il est aussi vrai que l'émetteur de la denomination, de par son statut social, sa couleur ou orientation politique, peut suggérer le sens de la connotation.

Ecarts aux normes de la graphie

Les écarts à la norme concernent parfois la graphie, car, on le sait, la graphie et l'orthographe constituent le point faible de beaucoup de personnes. Mais se montrer laxiste par rapport à la graphie là même où il faut être exigeant (sinon très exigeant), cela représente vraiment une excentricité. « *Le Canard enchaînén no. 4630, 2009* » ne peut que manifester un étonnement faint en faisant connaître aux lecteurs les intructions reçues par les correcteurs –examinateurs à l'examen de baccalauréat (*Un peu court de français*) :

« *limiter à 02 points sur 20 les pénalités pour la présentation et/oul'orthographe, sauf s'il s'agit de l'épreuve de français* ». Le journal ne peut sanctionner une telle initiative qu'en commettant une erreur de ce type pour en vérifier l'effet : « *Pourvu seulement que cette instructionait été appliquée sans* ***phote****!* »

BDD-A23644 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 09:43:48 UTC)

L'emploi des pronoms

Pierre Attal (1999) avait déjà remarqué l'emploi du pronom de troisième personne, *ils*, avec le sens de « ceux qui sont au pouvoir », « le gouvernement », « les politiciens ». L'exemple de Pierre Attal « *Ils vont encore augmenter les impôts*» se multiplie sous diverses formes :

« *Banques, bonus, traders... Ils vont nous faire un nouveau krach* ». *Ils* c'est un pronom de la non-personne, dans le sens qu'il ne désigne pas l'une des personnes qui participent à la situation de communication, mais il a le sens de « on ». C'est justement ce dont parle Pierre Attal, en se demandant si certains pronoms comme *il, ce, ça* sont des éléments « désignateurs ».

Dans l'exemple *Ils vont encore augmenter les impôts*, le pronom *Ils* n'est même pas un pronom substitut, car il ne remplace aucun substantif et il n'est pas non plus anaphorique, car il ne reprend aucun actant mentionné précedemment. Il faut remarquer que dans le langage des médias, il est parfois anaphorique, reprenant un actant, comme dans l'exemple cité :

« ***Banques, bonus, traders****... **Ils** vont nous faire un nouveau krach* » où *ils* est une anaphore de *banques, bonus, traders*.

De toute façon, l'emploi de *ils* à valeur anaphorique (dans le sens de « gouvernement », « pouvoir ») , est beaucoup plus élégant, conférant au texte un peu de tenue, tandis que son synonyme *ça* s'emploie pour dévaloriser certaines catégories : des choses, des personnes, des classes sociales, des groupes sociaux, des idées. Dans l'article « La stratégie de la bonbonne » (*Le Canard enchaîné*, no.4630), *ça* est employé pour montrer que les échecs de Martine Aubry dans ses démarches politiques sont dûs à la qualité méprisable des gens de la gauche :

« *Il est vrai que depuis qu'elle préside aux destinées de la Rue de Solférino, Titine Aubry accumule les bûches. Echec aux européennes, à Hénin-Beaumont, à Aix-en-Provence, fin de non-recevoir des partenaires de gauche, qui sont restés sourd à son invitation à bâtir une maison commune...Quand **ça** veut pas, **ça** veut pas*. »

En nous rapportant de nouveau à l'article de Pierre Attal et au problème qu'il met en question, à savoir si les pronoms *il, ce, ça* sont désignateurs, on remarque l'emploi assez inattendu de *il* non pas comme anaphorique, mais avec sa valeur acquise contextuellement, une valeur cataphorique.

Le titre :

« Il s'invite sur le Tour

Sarko a déjà gagné l'étape du mont Vantard! » (*Le Canard enchaîné* no. 4630) nous donne l'occasion de constater que dans un contexte où Nicolas Sarkozy est le président de la France et où *Le Canard enchaîné* désapprouve totalement sa ligne politique, un *il* non anaphorique ne peut être que désignateur : ce pronom *il* désigne le président Sarkozy.

BDD-A23644 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 09:43:48 UTC)

La même valeur cataphorique peut être remarquée dans le cas du pronom *elles* :

« *Un prince seulement titillé...*

Ah, ***elles*** *sont belles, les envolées idéalistes des journalistes et intellectuels! Le combat ne viendra pas d'eux, mais du peuple*. » (*Marianne*, no. 643, 2009)

On se doute, sans risque d'erreur, que le *prince* en question est le président Sarkozy et du reste, le pronom personnel *elles* annonce *les envolées idéalistes des journalistes* qui restent au stade d'envolées, d'enthousiasme de peu de durée, car lorsqu'il s'agit de critiquer le président, alors, là, les journalistes s'avèrent très prudents. Par l'intermédiaire de cette cataphore, l'auteur de l'article, un lecteur de *Marianne*, dans la rubrique « Journal des lecteurs », exprime une attitude critique envers les journalistes qui font semblant de critiquer le président Sakozy au lieu de le faire réellement, n'ayant ni le courage ni la volonté de s'y mettre.

L'emploi de certains adjectifs

L'adjectif *petit* compte parmi les plus usités dans la langue en général mais aussi dans le langage des médias, visant à obtenir un certain effet.

A l'origine, l'adjectif est très commun et il est employé pour exprimer la dimension réduite. Mais quand cet adjectif, qui exprime la dimension au sens propre, est employé pour exprimer un sens abstrait, la petite dimension étant synonyme de *peu important,* cela relève de l'emploi figuratif, de l'emploi de l'adjectif dans un style élevé par quelqu'un capable de jouer sur le sens d'un adjectif pour railler, pour ironiser. *Le Canard enchaîné* joue sur les divers sens et connotations de l'adjectif en question dans « *Le journal de Carla B*. ».Dans ce feuilleton, la première dame de la France semble faire preuve de peu de qualités de première dame, puisqu'elle participe aux événements mondains non pas en qualité de femme du président, mais en qualité de chanteuse.

Et puis j'ai fait une gaffe au micro en annonçant ma « petite chanson française ». Pourquoi « petite » ? Petit pays, petit président, petite voix...il faut se rendre à l'évidence : tout est petit chez nous. D'ailleurs, j'ai fait petite impressionau journaliste du « Times » : « On aurait plutôt pensé que Carla Bruni chantait pour l'enterrement de Nelson Mandella ».

Il s'agit non pas d'un jeu de mots mais plutôt d'un jeu sur le sens du même mot : *petit*. Cet adjectif peut être employé en français avec son sens propre *taille, dimension inférieure à la moyenne* et l'adjectif est employé avec ce sens pour parler de la taille du président : *petit président* et aussi *petit pays*, pour caractériser la France du point de vue de sa surface par rapport à la surface des Etats Unis d'Amérique. De même, l'adjectif connaît un emploi hypocoristique, dans le cas de *petite chanson française*. Mais voilà que dans le même contexte il y a l'emploi de l'adjectif *petit* avec une valeur subjective, plus exactement une

BDD-A23644 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 09:43:48 UTC)

valeur axiologique, car *petite voix* représente exactement l'appréciation générale concernant la voix de la première dame de la France. De toute évidence, la première dame n'en est pas consciente, ce qui résulte de sa conclusion : « *il faut se rendre à l'évidence : tout est petit chez nous.* »

Les changements de sens dans le langage des médias

En général, les changements de sens sont caractéristiques à la langue littéraire et ils appartiennent aux écrivains, aux poètes, en tout cas aux gens qui connaissent la valeur des mots et s'en servent pour obtenir un certain effet de la part des lecteurs. Les oeuvres littéraires s'adressent à un certain public, un public avisé, capable de faire la différence entre le sens initial et le sens obtenu par des procédés connus comme ceux de suppression et d'addition de sèmes. L'emploi de ces procédés dans le langage des médias n'est pas inhabituel, vu que les médias auxquels nous faisons référence s'adressent à un public ayant un certain niveau de culture.

Les changements de sens abondent dans les articles publiés dans le journal ou magazine cités, qu'il s'agisse de métaphore, métonymie ou synecdoque.

En voilà quelques exemples :

« L'appel à la vigilence républicaine publié par Marianne a soulevé la vague des ***porteurs d'eau du sarkozysme***. »

(*Marianne*, no. 566, 2008)

« *Les porteurs d'eau du sarkozysme* » représente une métaphore pour désigner ceux qui s'occuppent de tous les problèmes difficiles survenus au cours de l'exercice du pouvoir présidentiel par Nicolas Sarkozy. *Les porteurs d'eau* ou les *porteurs de fardeaux* sont des gens qui remplissent la fonction de porter les fardeaux pour leurs employeurs. Par extension on peut appeler les « hommes du président, ceux qui travaillent pour lui, qui œuvrent pour défendre ses intérêts et son image » les porteurs d'eau, car leur tâche est difficile, pénible et elle les sollicite beaucoup. Au moment où des actes ou déclarations du président soulèvent un lièvre, c'est la tâche de ceux qui sont chargés de son image d'intervenir pour tout clarifier, pour aplanir les possibles conflits et pour sauver la face.

« *Le premier flic de France Hortefeux* ***n'a pas encore le verbe magistral*** *de son prédécesseur Clémenceau, mais, sûr, il s'en approche*. »

(*Le Canard enchaîné*, no. 4634, 2009)

Le *verbe* dont on parle c'est une synecdoque particularisante, selon les représentants du Groupe μ, ou une synecdoque pars pro toto dans la vision classique des figures de style. Le verbe représente la capacité de quelqu'un de s'exprimer de parler de façon convaincante, de

BDD-A23644 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 09:43:48 UTC)

parler assez haut pour couvrir les autres points de vue, évidemment différents des siens. Mais avoir le verbe magistral, là alors, cela signifie que personne ne met en doute ce que le locuteur affirme.

« *Quoi de plus normal, cela ne peut qu'enrichir le débat. Ce qui est moins normal, c'est l'ultraviolence de ces attaques, et ces épithètes hyperboliques manipulées par* ***des Hercules de foire***. »

(*Marianne*, no. 566, 2008)

Le changement de sens que nous avons signalé est obtenu par l'intermédiaire d'une double métonymie. La métonymie est contenue dans le terme *Hercule*, qui désigne le personnage mythique doué d'une force extraordinaire, imbattable, invincible, inégalable. Mais avoir cette force et devenir des personnages de foire, des personnages ridicules qui amusent les gens dans les foires, cela ne se réalise que par la contiguïté de sens, donc par métonymie : la foire est contiguë du point de vue du sens avec l'amusement, avec la participation d'un public sans grandes prétentions et susceptible de s'amuser pour un rien. Voilà donc pourquoi les défenseurs de Sarkozy, ses hommes de cour, comme on dit, essaient de railler les tentatives des partisans des valeurs républicaines de critiquer la position du président vis-à-vis d'un débat ouvert sur les problèmes de la république.

« *Tartuffes de la religion, allez au diable !* »

(*Le Canard enchaîné*, 4594, 2008)

Appeler quelqu'un Tartuffe c'est lui dire carrément qu'il est un faux dévot, un hypocrite, ce qui est devenu presqu'une métonymie lexicalisée. L'article publié dans *Marianne* critique tous les faux dévots qui prêchent une religion, qui ont la prétention que la foi par eux prêchée soit respectée sans conteste par les membres de la communauté qu'ils représentent et dont ils sont les élus, mais qui ne respectent pas du tout les valeurs et les vertus tant louées en se laissant aller à des excès, à des abus, à des violations des principes tant entonnés.

(*Marianne*, no. 643, 2009)

« *Bayrou,* ***qui ne lâche pas aisément le morceau****, a déposé deux recours (le second le sera très précisément dans le courant de la semaine) devant les tribunaux administratifs contre la décision du tribunal arbitral en faveur de Tapie dans l'histoire Adidas. Un façon* ***d'endiguer la crise****, en un sens.* »

(*Le Canard enchaîné*, 4590, 2008)

« Lâcher le morceau » c'est une expression figée qui peut avoir un sens propre, lâcher ce que l'animal sauvage a retenu comme proie, mais elle peut avoir aussi un sens figuré, d'où son sens métaphorique, lâcher quelque chose qui a de la valeur. Donc François Bayrou ne renonce

BDD-A23644 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 09:43:48 UTC)

pas à ce qui pourrait avoir une grande valeur matérielle pour lui, valeur qui pourrait lui revenir s'il dépose les recours dans une grosse affaire financière.

« *Obama étant bien sûr totalement dépassé par sa victoire, notre Villepin national vole heureusement à son secours. Déjà qu'il a Kissinger, Clinton et les autres sur le dos à la maison. Notre superconseiller improvisé* ***n'y va pas de main morte***. »

(*Le Canard enchaîné*, 4594, 2008)

« Ne pas y aller de main morte » signifie agir avec violence, même d'une manière exagérée. C'est ce que Villepin a fait, en essayant de donner des conseils à Obama au moment des élections aux Etats-Unis, comme si lesdits conseils étaient nécessaires, comme si le candidat Obama les avait demandés et comme si Villepin était un grand mâitre dans l'art de s'adresser aux gens, un grand orateur. La métaphore est évidente et mordante à la fois.

« *Nouveau* ***casse-tête*** *pour les Immortels de l'Académie française qui n'on rien vu venir : la campagne a bouleversé le sens du mot bourde. Désormais, il y a bourde et bourde. Prière de bien faire la distinction! Il y a des bourdes graves, celles de Ségolène Royal. Et les petites bourdes sans importance : celles de Nicolas Sarkozy. Un indice pour les distinguer : les premières font les gros titres des journaux, des rodios et des télés ; les secondes* ***se repèrent à la loupe****, dans une, voire deux gazettes au maximum.* ***Il faut avoir l'oeil*** *!* »

(Le Canard, 4512, 2007)

Un *casse tête* c'est un problème quelconque qui donne du fil à retordre à des spécialistes ou non spécialistes d'un domaine. Les membres de l'Académie sont ceux appelés à donner leur avis sur les problèmes de sens, de bon usage et de correction d'un terme. Pour ce qui est du sens du terme *bourde*, les spécialistes, en l'espèce les académiciens, ne réussiront jamais à faire la différence politique entre les emplois de ce terme, rapporté tantôt à Ségolène Royal, tantôt à Sarkozy. En affirmant que les bourdes de Sarkozy se répèrent à la loupe, le journaliste se sert d'une métaphore pour dire qu'elles sont à peine perceptibles, ce qui correspond à la réalité dans les médias. On n'en parle presque pas, tandis que les bourdes de Ségolène Royal sont imprimées en gros caractères. L'on se rappelle les flots d'encre que « la bravitude » de Ségolène Royal a fait couler. Alors, pour repérer les fautes ou les bourdes de Sarkozy, il faut s'y connaître, il faut *avoir l'œil*, donc l'organe pour signifier son activité. Voilà donc comme la métonymie (contiguïté causale) sauve l'honneur de Sarkozy, car la plupart des journalistes font semblant de ne pas avoir l'œil.

« *On sait désormais que la critique de la cour se paie au prix fort, qu'elle* ***n'est acceptée que sous le manteau****. Libelle, et tais-toi !* »

(*Marianne*, no. 566, 2008)

BDD-A23644 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 09:43:48 UTC)

Quelque chose *accepté sous le manteau* ne peut avoir qu'un caractère secret, ne peut être que quelque chose de clandestin, d'interdit, d'illégal. C'est de cette manière métaphorique que la critique est acceptée dans le camp sarkozyste.

« *Au passage, nous savions déjà ce que pensaient sur tout et n'importe quoi Henri Guaino (conseiller spécialà, Claude Guéant (secrétaire général de l'Elysée), Georges-Marc Benamou (conseiller culturel),* ***tous mages élyséens***. »

(*Marianne*, no. 566, 2008)

Une nouvelle métaphore, chargée d'ironie à l'adresse des conseillers du président nous aide à entrevoir l'alchimie de la présidence : elle est faite à l'aide des mages, par leur activité ou par leur attitude. Les mages sont des personnages venus rendre hommage à l'enfant Jésus, mais cette fois-ci, ils sont les conseillers venus rendre hommage à Sarkozy et à tout ce qu'il dit, prêche ou décide.

Conclusion

Le langage des médias est un langage particulier qui a des émetteurs spécialisés et des lecteurs avertis. Ce sont les lecteurs qui autrefois lisaient de la littérature, qui appréciaient le talent des écrivains rompus au métier des lettres mais qui se sont reconvertis. Ils recherchent les mêmes procédés, les mêmes effets dans des productions écrites qui n'appartiennent plus à la littérature car les temps ont évolué, ils ont changé. Mais les lecteurs des journaux, magazines et autres publications sont capables d'identifier et d'apprécier le travail fait par les journalistes qui s'adonnent à la même besogne laborieuse que n'importe quel écrivain à la recherche de la perfection. C'est pour cette raison que nous continuons à croire que le rôle des journaux, le rôle des médias n'est pas seulement d'informer, mais aussi de former. D'informer l'opinion publique et de la former à pouvoir apprécier une opinion bien fondée et bien argumentée. Et d'apprécier la qualité du langage, fait d'un peu de tout, réunissant une grande variété de procédés appartenant à tous les niveaux de langue et qui contribuent à la réalisation d'un style unique.

Bibliographie

Alic, Liliana (2006) - *La Sémantique*, Editura Universităţii "Transilvania", Braşov.

Cristea, Teodora (2001) - *Structures signifiantes et relations sémantiques en français contemporain*, Editura Fundaţiei România de mâine, Bucureşti.

Huot, Hélène (2005) – *La morphologie. Forme et sens des mots du français*, Armand Colin, Paris.

Jollin-Bertocchi, Sophie (2003) – *Les niveaux de langage*, Hachette Livre, Paris.

BDD-A23644 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 09:43:48 UTC)

Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1980) - *L'Enonciation. De la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, Paris.

Rey, Alain (2008) – *De l'artisanat des dictionnaires à une science des mots*, Armand Colin, Paris.

Touratier, Christian (2000) – *La Sémantique*, Armand Colin, Paris.

Zafiu, Rodica (2001) – *Diversitate stilistică în româna a*ctuală, Editura Universității din Bucureşti, Bucureşti.

BDD-A23644 © 2009 Editura Universităţii „Petru Maior"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 09:43:48 UTC)